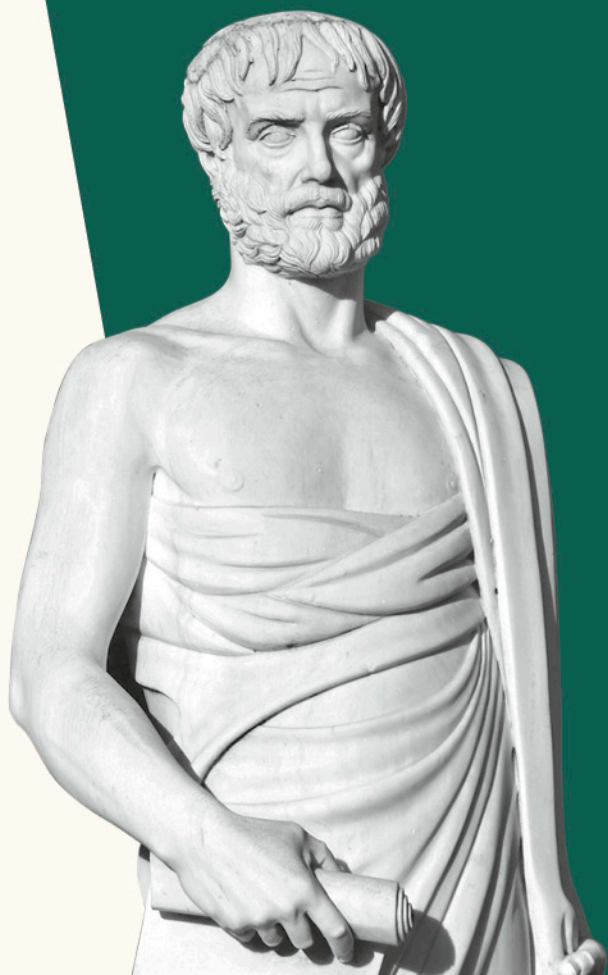


5 clés pour
comprendre



ARISTOTE

Pierre BENOIT



ellipses

5 clés pour
comprendre



ARISTOTE

Pierre BENOIT

Collection dirigée
par Adelino Braz



Retrouvez l'ensemble de la collection
« 5 clés pour comprendre »
sur notre site :



Conception graphique couverture et intérieur : Claire BOUCHE

Mise en pages : Soft Office

ISBN 9782340-117655

Dépôt légal : octobre 2026

© Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

Aux amis de la vérité,
mes amis pour toujours.

Sommaire

Introduction	7
--------------------	---

PREMIÈRE CLÉ

Vocabulaire	23
--------------------------	----

DEUXIÈME CLÉ

Les grands axes de la pensée d'Aristote	37
--	----

TROISIÈME CLÉ

Héritage et face-à-face d'auteurs	189
--	-----

QUATRIÈME CLÉ

Textes commentés	207
-------------------------------	-----

CINQUIÈME CLÉ

Schémas	219
----------------------	-----

SCHÉMA 1 - Les parties de la philosophie	221
---	-----

SCHÉMA 2 - Le système des vertus	224
---	-----

SCHÉMA 3 - La diversité des constitutions	227
--	-----

SCHÉMA 4 - Les questions de philosophie première	230
---	-----

Introduction

Trajectoire intellectuelle d'Aristote

I. Aristote dans la lumière changeante du IV^e siècle av. J.-C.

L'histoire de la philosophie européenne se joue souvent dans des bascules silencieuses. L'une des plus décisives se produit au IV^e siècle avant notre ère, au moment où Athènes, épuisée par la guerre du Péloponnèse et dépassée par l'émergence de la puissance macédonienne, n'est plus la cité hégémonique du monde grec mais reste encore le centre intellectuel du monde méditerranéen. C'est dans ce contexte que s'inscrit la vie d'Aristote (Ἀριστοτέλης), né en 384 av. J.-C. à Stagire, une petite ville de Chalcidique en Macédoine, et mort en 322 av. J.-C. à Chalcis, en Eubée. Entre ces deux dates s'étend une existence entièrement tournée vers la recherche des causes et des principes, une vie partagée entre l'enseignement, l'observation des phénomènes naturels, la réflexion politique et l'organisation d'un savoir encyclopédique.

Cette période est celle d'un monde grec en mutation. La démocratie athénienne, telle qu'elle avait atteint son apogée au V^e siècle sous Périclès, connaît une série de chocs : la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.), qui oppose Athènes à Sparte, se solde par la défaite athénienne ; les cités grecques, affaiblies par ces luttes fratricides, tombent sous l'influence croissante de la Macédoine de Philippe II (382-336 av. J.-C.), père d'Alexandre le Grand. La mort de Socrate en 399 av. J.-C., exécuté par une cité inquiète et divisée, marque un tournant symbolique : l'âge héroïque de la philosophie socratique s'achève, et commence une ère où la philosophie se professionnalise

et s'institutionnalise. Platon fonde l'Académie vers 387 av. J.-C., tandis que d'autres écoles se développent : les Cyniques autour d'Antisthène, les Mégariques, puis bientôt les Stoïciens et Épicuriens.

Dans ce monde instable, Aristote apparaît comme une figure doublement liminale. D'un côté, il est l'élève et héritier de Platon, dont il suit l'enseignement à l'Académie pendant une vingtaine d'années ; de l'autre, il incarne une rupture méthodologique qui donnera naissance à ce que la tradition appellera la « philosophie péripatéticienne ». S'il reprend de Platon l'ambition d'un savoir total, il substitue au dialogue dialectique une investigation systématique, une attention aux structures réelles du monde, qu'elles soient biologiques, politiques ou logiques. C'est pourquoi Werner Jaeger, dans sa grande étude *Aristote. Fondements pour l'histoire de son évolution*, (1923)¹, a proposé de lire la vie d'Aristote comme une progression interne de sa pensée : d'un premier platonisme métaphysique à une philosophie de plus en plus empirique et autonome. Cette interprétation a profondément marqué la recherche européenne, et en France notamment l'œuvre de Pierre Aubenque (*Le problème de l'être chez Aristote*, 1962), qui montre comment Aristote hérite de Platon tout en subvertissant de l'intérieur sa métaphysique de l'intelligible.

Ce contexte intellectuel foisonnant est aussi traversé par des mutations politiques majeures. Alors que Platon s'était heurté à l'échec politique de Syracuse, Aristote vivra la montée irrésistible de la Macédoine. Cette tension entre la cité grecque traditionnelle et l'empire macédonien naissant formera l'arrière-plan de ses réflexions politiques. De plus, Aristote est un étranger à Athènes (*métoikos*), ce qui influencera sa position institutionnelle et sa liberté intellectuelle : jamais citoyen, toujours hôte, il n'enseignera pas dans le cadre civique de l'Académie mais dans son propre espace, le Lycée, qu'il fonde en 335 av. J.-C. après son séjour à la cour d'Alexandre.

La réception d'Aristote en Europe est inséparable de ce statut liminal. Pendant des siècles, il sera lu comme le philosophe par excellence, parfois au détriment de son ancrage historique. Les médiévaux

1. Titre original : *Aristoteles. Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung*, traduit en français par Pierre Aubenque et al., publié aux Éditions Gallimard (collection « Bibliothèque de philosophie », 1964).

latins (Thomas d'Aquin, Siger de Brabant) en feront « le Philosophe » par excellence ; les Arabes (Averroès, Avicenne) le transmettront à l'Occident chrétien ; la Renaissance tentera de le dépasser au nom de la science nouvelle. Mais il est essentiel, comme le rappellent des historiens contemporains tels que Jonathan Barnes (*Aristotle*, Oxford, 1982) ou Pierre Pellegrin (*Aristote. Le philosophe et les savoirs*, 2017), de replacer Aristote dans son épaisseur historique : un homme du IV^e siècle grec, formé dans une institution platonicienne, vivant dans un monde en transition entre cité et empire, entre tradition orale et systématisation écrite.

Cette première approche situe donc Aristote non comme un monument intemporel, mais comme une figure pleinement inscrite dans un moment historique précis, où se jouent les grandes transitions de la philosophie antique : du dialogue au traité, de la cité au royaume, de la sagesse orale à l'encyclopédie écrite. C'est sur ce fond que nous allons maintenant suivre sa vie et sa pensée dans leur développement chronologique.

II. Jeunesse et formation à l'Académie de Platon (384-347 av. J.-C.)

Aristote naît en 384 av. J.-C. à Stagire, une petite cité de Chalcidique, au nord de la Grèce, dans une région sous influence macédonienne. Son père, Nicomachos, est médecin à la cour du roi Amyntas III de Macédoine. Cette origine n'est pas anodine : elle donne à Aristote une familiarité précoce avec la science biologique et médicale, ainsi qu'avec les milieux politiques macédoniens qui joueront plus tard un rôle dans sa vie. La médecine hippocratique, centrée sur l'observation minutieuse des phénomènes corporels, marque sans doute profondément sa formation intellectuelle : plusieurs commentateurs (par ex. Pierre Pellegrin, 2017) ont noté que sa méthode biologique ultérieure doit beaucoup à cette culture médicale familiale.

Orphelin jeune, Aristote est confié à un tuteur, Proxène d'Atarnée, qui lui donne une éducation soignée. Vers 367 av. J.-C., à l'âge d'environ dix-sept ans, il part à Athènes pour intégrer l'Académie de Platon,

fondée une vingtaine d'années plus tôt dans le bois sacré d'Académus. À ce moment, Platon a environ soixante ans et est au sommet de son influence intellectuelle : l'Académie n'est pas une école au sens moderne, mais une communauté savante, à la fois philosophique, mathématique et politique. On y discute des Idées, des nombres, des formes géométriques, mais aussi de l'organisation idéale de la cité.

Aristote y reste environ vingt ans. Selon Diogène Laërce (*Vies*, V, 1), il se distingue rapidement par la vivacité de son esprit et la qualité de ses interventions dialectiques, au point que ses condisciples le surnomment « le liseur » (ὁ ἀναγνώστης), en raison de son goût pour la lecture et l'analyse minutieuse. Il compose probablement ses premiers dialogues dans le style socratique-platonicien, aujourd'hui perdus, tels que l'*Eudème* (sur l'âme) et le *Protreptique*, une exhortation à la philosophie dont des fragments ont été retrouvés. Ces écrits témoignent d'une forte empreinte platonicienne : l'*Eudème*, par exemple, défend une forme d'immortalité de l'âme, et le *Protreptique* célèbre la vie théorétique comme la plus haute.

Aristote n'est pas un disciple passif. Dès cette époque, comme le souligne Werner Jaeger, il commence à élaborer une pensée propre. Il adhère à la méthode dialectique de l'Académie, mais il manifeste une méfiance croissante envers l'hypostase des Idées platoniciennes. Ses études logiques et naturalistes prennent une ampleur que l'Académie ne valorise pas toujours. Pierre Aubenque a bien montré que cette période est celle d'un platonisme critique. Aristote s'approprie les instruments conceptuels de Platon pour mieux s'en libérer plus tard.

La vie à l'Académie est intense. On y suit des cours oraux donnés par Platon lui-même, on participe à des discussions collectives, à des travaux mathématiques. Platon travaille alors à la fin de sa vie sur ses derniers dialogues (notamment le Parménide, le Sophiste, le Philèbe, et surtout les Lois). Les élèves comme Aristote sont immergés dans une atmosphère d'interrogation métaphysique constante : qu'est-ce que l'être ? la forme ? le bien ? Cette imprégnation explique pourquoi même les textes les plus « techniques » d'Aristote – *Métaphysique*, *Physique*, *De l'Âme* – gardent la trace de ces grandes questions platoniciennes, tout en les reformulant dans une grammaire conceptuelle radicalement nouvelle.

Un épisode clé se produit en 347 av. J.-C., à la mort de Platon. Aristote, qui aurait pu devenir une figure éminente de l'Académie, ne lui succède pas. C'est Speusippe, le neveu de Platon, qui prend la direction de l'école. Plusieurs facteurs expliquent ce choix : Aristote est un métèque (non-citoyen), et ses positions philosophiques divergent déjà sensiblement du platonisme strict. Selon la tradition rapportée par Diogène Laërce, cette succession aurait provoqué une rupture douce mais réelle. Aristote quitte alors Athènes avec quelques disciples, en compagnie de son ami Xénocrate, et se rend à Atarnée en Asie Mineure, chez Hermias, un ancien condisciple devenu tyran de la région.

Cette première période est donc celle d'une immersion intellectuelle totale dans l'univers platonicien, mais aussi celle d'une maturation personnelle. Aristote apprend la dialectique, la rigueur conceptuelle et l'ambition encyclopédique, mais il commence aussi à poser les jalons de ce qui fera sa singularité à savoir le primat de la recherche des causes réelles, l'importance de l'observation, la structuration logique du savoir. Comme le résume Pierre Aubenque, « Aristote sort de l'Académie avec des armes forgées par Platon, mais qu'il retournera bientôt contre leur créateur ».

III. Voyages en Asie Mineure et séjour en Macédoine (347-335 av. J.-C.)

Lorsque Platon meurt en 347 av. J.-C., Aristote quitte Athènes, sans rupture dramatique, mais avec la conscience que son chemin s'écarte désormais de l'Académie. Speusippe, le neveu de Platon, prend la tête de l'école, confirmant l'orientation doctrinale du maître vers une mathématisation des principes et une spéculation sur les Idées que le Stagirite juge déjà problématique. Aristote part alors avec quelques compagnons vers Atarnée, en Asie Mineure, sur la côte égéenne, dans une région située en face de l'île de Lesbos. Cette cité est gouvernée par Hermias, un ancien condisciple de l'Académie devenu tyran éclairé. Hermias accueille Aristote comme un ami, et lui offre un cadre politique et intellectuel stable.

Aristote séjourne à Atarnée pendant environ trois ans, dans une atmosphère propice à la réflexion. Il y épouse Pythias, la nièce ou fille adoptive d'Hermias, et tisse avec ce dernier une relation de fidélité durable. Et lorsqu'Hermias est capturé puis exécuté par les Perses quelques années plus tard, Aristote lui rendra hommage par un hymne, conservé en partie, qui témoigne d'une vraie admiration philosophique et morale. Ce moment marque aussi une première insertion d'Aristote dans la sphère politique concrète. Il observe une cité gouvernée selon des principes qu'il juge vertueux, et cette expérience nourrit sans doute les réflexions politiques qu'il développera plus tard dans sa *Politique*.

Vers 345-344 av. J.-C., Aristote s'installe sur l'île de Lesbos, dans la ville de Mytilène, avec Théophraste, jeune philosophe originaire de l'île, qui deviendra son disciple et futur successeur au Lycée. Ce séjour de plusieurs années est crucial sur le plan scientifique. Car c'est là qu'Aristote développe ses grandes recherches de biologie et d'histoire naturelle, qui donneront naissance à ses traités zoologiques (*Histoire des animaux*, *Parties des animaux*, *Génération des animaux*). Il observe minutieusement la faune marine et terrestre, dissèque, classe, compare. Selon Pierre Pellegrin (2017), c'est à Lesbos que se cristallise la méthode empirique qui distingue Aristote de Platon : observation des phénomènes, classification systématique, recherche des causes formelles et finales. Cette immersion dans la nature contraste radicalement avec les spéculations métaphysiques de l'Académie.

Aristote quitte Lesbos vers 343-342 av. J.-C., lorsqu'il est appelé à la cour de Macédoine par Philippe II pour devenir le précepteur de son fils Alexandre (le futur Alexandre le Grand). Ce tournant est à la fois politique et intellectuel. Aristote est lui-même macédonien d'origine. Et son père avait servi la cour d'Amyntas III, le grand-père d'Alexandre. Son retour à Pella, la capitale macédonienne, est donc une reconnexion à ses racines, mais avec une stature philosophique désormais affirmée. Philippe II lui confie l'éducation de son fils, alors âgé d'environ treize ans. Les sources anciennes (Plutarque, *Vie d'Alexandre* ; Strabon ; Diogène Laërce) relatent cette relation avec un mélange d'admiration et de légende : Aristote aurait enseigné à Alexandre la littérature homérique, la philosophie, la morale et peut-être une vision politique de la Grèce.

Ce qui est sûr, c'est que cette période inscrit Aristote au cœur de la sphère du pouvoir. Il ne devient pas un homme d'État, mais il forme celui qui, quelques années plus tard, bouleversera le monde grec en conquérant l'empire perse. Cette proximité avec la cour macédonienne jouera un rôle ambigu. Elle permettra à Aristote de fonder le Lycée dans des conditions matérielles favorables, mais elle lui attirera aussi des suspicions politiques après la mort d'Alexandre.

Pendant ce séjour, Aristote ne cesse pas de philosopher. Selon la tradition, Philippe lui aurait fait construire une petite bibliothèque et lui aurait mis à disposition des ressources considérables. Il rassemble autour de lui un groupe d'élèves et de collaborateurs, préfigurant déjà le fonctionnement du Lycée. Il continue à réfléchir sur la nature, la politique, la logique. C'est aussi probablement à cette époque qu'il conçoit l'idée d'un corpus systématique, réunissant des recherches dans tous les domaines du savoir.

Lorsque Alexandre devient régent en 340 av. J.-C., Aristote quitte progressivement la cour. En 335 av. J.-C., après l'assassinat de Philippe et l'avènement d'Alexandre, il retourne à Athènes, profitant d'un moment d'accalmie politique. Athènes est alors soumise à l'hégémonie macédonienne, mais conserve son autonomie culturelle. Aristote, qui n'est pas citoyen athénien, choisit de ne pas revenir à l'Académie. Il fonde sa propre école, le Lycée, dans un gymnase public situé près du temple d'Apollon Lykeios. Cette fondation marque l'entrée dans la pleine maturité de sa vie intellectuelle.

Ainsi, ces années d'errance – Atarnée, Lesbos, Macédoine – ne sont pas une parenthèse mais un laboratoire décisif. Elles permettent à Aristote de s'émanciper de l'Académie, d'observer le monde naturel de près, d'approcher le pouvoir politique de l'intérieur et de préparer le terrain pour la constitution d'un centre philosophique autonome. Comme le résume Pierre Aubenque (1962), « c'est dans l'exil que la philosophie d'Aristote trouve sa véritable respiration ».

IV. Retour à Athènes et fondation du Lycée (335-322 av. J.-C.)

En 335 av. J.-C., Aristote revient à Athènes après près de douze années d'absence. La situation politique a profondément changé depuis son départ en 347. La Macédoine domine désormais la Grèce après la victoire de Philippe II à Chéronée (338 av. J.-C.); Alexandre est roi et poursuit sa conquête de l'empire perse. Athènes, bien que sous surveillance, conserve son statut de cité prestigieuse et reste un centre intellectuel incontournable. C'est dans cette conjoncture qu'Aristote choisit de s'établir durablement, mais en marge des institutions civiques athéniennes, dont il demeure exclu comme métèque. Plutôt que de réintégrer l'Académie de Speusippe (puis de Xénocrate), il fonde sa propre école dans le gymnase public situé au nord-est de la ville, près du temple d'Apollon Lykeios : le Lycée.

Le choix de ce lieu est symbolique. Le gymnase, espace à la fois sportif, civique et religieux, est un lieu de passage, ouvert à tous. Aristote y loue ou acquiert des bâtiments adjacents, aménage une bibliothèque et des salles de travail. Il y installe un groupe stable d'élèves et de collaborateurs qui se livrent à des activités variées : enseignement, recherche collective, collecte de données, observations naturalistes. Cette communauté prend rapidement le nom de péripatéticiens (du grec *peripatein*, se promener), en référence à la colonnade (*peripatos*) où Aristote enseignait en marchant. Cette image est restée fameuse : Aristote, maître calme, entouré d'un cercle de jeunes hommes, discutant en déambulant, donne à la philosophie un visage très différent de la solennité académique de Platon.

Le Lycée se distingue de l'Académie par sa structuration quasi scientifique. Aristote y développe une méthode d'enseignement en deux temps :

- des cours dits « acroamatiques » (ésotériques), réservés à un cercle restreint d'élèves avancés, où il expose sa philosophie dans sa rigueur conceptuelle maximale – ce sont ces cours qui, recueillis après sa mort, constitueront l'essentiel du *Corpus aristotelicum* (*Métaphysique, Physique, Éthique*, etc.);

- des cours « exotériques », plus accessibles, destinés au public élargi, dans la lignée des dialogues platoniciens. Ces derniers sont aujourd'hui perdus à quelques fragments près, mais ils témoignaient d'un art littéraire raffiné, que Cicéron admirera encore trois siècles plus tard.

Dans ce cadre, Aristote se lance dans un programme de recherche collective sans précédent dans l'histoire antique. Avec ses élèves, il recueille des constitutions de cités grecques (on en connaît au moins 158, dont seule la Constitution d'Athènes a été retrouvée au ^{xix}^e siècle), observe la faune et la flore, classe les êtres vivants, élabore des typologies politiques, analyse les régimes, discute les théories de ses prédécesseurs. Il s'agit d'une véritable enquête encyclopédique : la philosophie n'est plus seulement une dialectique d'idées, mais une organisation systématique de tout le savoir disponible, articulée à des analyses conceptuelles fines. Comme le note Pierre Pellegrin (2017), le Lycée peut être considéré comme la première institution de recherche structurée de l'Antiquité, combinant observation, archivage et théorie.

C'est aussi durant cette période qu'Aristote compose la plupart de ses grands traités :

- en logique, les écrits regroupés sous le nom d'*Organon* (*Catégories*, *De l'interprétation*, *Analytiques*, *Topiques*...) posent les fondations de la théorie du syllogisme et de la logique formelle ;
- en physique et en métaphysique, il élabore sa conception des causes, de la substance, de l'acte et de la puissance, et critique la théorie platonicienne des Idées ;
- en biologie, il décrit et classe les espèces animales avec une précision inédite ;
- en éthique et politique, il rédige l'*Éthique à Nicomaque*, l'*Éthique à Eudème* et la *Politique*, où il analyse la vertu, le bonheur, la justice et les régimes politiques.

Cette production est si dense qu'elle semble difficilement concevable en moins de quinze ans. Mais Aristote n'est pas seul : il dirige une véritable équipe intellectuelle, où Théophraste joue un rôle important, notamment dans la botanique.

Le Lycée est aussi un lieu de liberté doctrinale. Contrairement à l'Académie, où la pensée de Platon structure fortement les débats, Aristote encourage la confrontation critique, la discussion des opinions, la recherche méthodique des causes. Ses disciples sont des chercheurs autant que des élèves. Ce mode de travail collectif annonce, dans une certaine mesure, les pratiques des grandes écoles hellénistiques qui lui succéderont.

Mais cette fécondité intellectuelle s'inscrit dans un climat politique tendu. Athènes vit sous la tutelle macédonienne. Et Alexandre mène ses campagnes en Asie. Aristote, d'origine macédonienne et ancien précepteur du roi, bénéficie d'une certaine protection mais demeure un étranger politiquement suspect. Il se garde d'intervenir directement dans la vie politique athénienne. Lors de la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., un sursaut anti-macédonien secoue la cité et Aristote devient une cible. On l'accuse d'impiété – accusation fréquente contre les intellectuels étrangers –, notamment pour un hymne qu'il avait composé en l'honneur d'Hermias. Conscient du danger, il se retire à Chalcis, en Eubée, dans une propriété familiale, en déclarant, selon la tradition rapportée par Diogène Laërce, qu'il ne voulait pas que les Athéniens « commettent un second crime contre la philosophie », allusion transparente à Socrate.

C'est là qu'il meurt en 322 av. J.-C., à l'âge de soixante-deux ans, peu après la mort d'Alexandre. La direction du Lycée revient à son disciple Théophraste, qui poursuivra l'œuvre scientifique et assurera la pérennité de l'école pendant plusieurs décennies. La mort d'Aristote clôt une vie d'intellectuel sans équivalent dans l'Antiquité : à la fois enracinée dans la tradition platonicienne et entièrement tournée vers la systématisation des savoirs.

V. Postérité immédiate et transmission de l'œuvre (322 av. J.-C. – période hellénistique)

À la mort d'Aristote en 322 av. J.-C., la direction du Lycée passe naturellement à Théophraste (vers 371-288 av. J.-C.), son disciple et compagnon de longue date. Originaire de Lesbos, Théophraste avait suivi Aristote depuis l'époque de Mytilène et était devenu son plus proche collaborateur. Philosophe de grand talent, il assure la continuité institutionnelle du Lycée pendant plus de trente-cinq ans, tout en développant ses propres recherches, notamment en botanique et en logique. Théophraste est souvent considéré comme le second fondateur de l'école péripatéticienne : il consolide la structure du Lycée, attire de nombreux étudiants et compose des ouvrages abondants, dont il ne nous reste que des fragments, parmi lesquels les célèbres *Caractères*, esquisses morales et psychologiques d'un raffinement ironique.

Sous Théophraste et son successeur Straton de Lampsaque (vers 340-268 av. J.-C.), le Lycée demeure une institution philosophique importante, mais son orientation évolue. Straton, par exemple, accentue les recherches sur la physique et la nature, en mettant moins l'accent sur la métaphysique. Cette diversification témoigne de la vitalité de l'école, mais aussi d'une relative marginalisation dans le paysage intellectuel de l'époque. En effet, la mort d'Alexandre le Grand et la division de son empire donnent naissance aux royaumes hellénistiques (Ptolémées en Égypte, Séleucides en Asie, Antigonides en Macédoine), où d'autres écoles philosophiques prennent le devant de la scène : stoïcisme, épicurisme, scepticisme. Ces mouvements, centrés sur l'éthique, la logique ou la quête du bonheur individuel, répondent mieux aux préoccupations d'un monde éclaté, cosmopolite, en quête de stabilité intérieure.

Pendant cette période, l'école aristotélicienne perd en influence publique mais conserve une activité interne remarquable. Les péripatéticiens poursuivent les travaux logiques, physiques et éthiques d'Aristote. Des figures comme Démétrios de Phalère (vers 350-280 av. J.-C.),

homme d'État et disciple d'Aristote, illustrent la diffusion des idées péripatéticiennes dans les cercles politiques : il gouverne Athènes sous la protection macédonienne et promeut une culture politique inspirée des analyses aristotéliennes. Par ailleurs, les œuvres d'Aristote elles-mêmes connaissent une histoire complexe, qui déterminera leur transmission à la postérité.

En effet, contrairement aux dialogues de Platon, largement diffusés dès l'époque hellénistique, les traités acroamatiques d'Aristote – c'est-à-dire ses notes de cours et les textes techniques destinés à l'enseignement interne du Lycée – ne circulent que très peu après sa mort. Selon une tradition rapportée par Strabon (*Géographie* XIII, 1, 54) et Diogène Laërce, après Théophraste, les manuscrits d'Aristote sont confiés à Nélée de Scepsis, qui les conserve dans sa famille en Asie Mineure. Craignant la confiscation par les rois de Pergame pour alimenter leur bibliothèque, les héritiers de Nélée auraient caché ces manuscrits dans une cave, où ils se détériorèrent pendant près de deux siècles. Ce n'est qu'au 1^{er} siècle av. J.-C. qu'ils furent découverts et acquis par Apellicon de Téos, puis transférés à Rome après la prise d'Athènes par Sylla (86 av. J.-C.). L'érudit Andronicos de Rhodes, dernier scholarque du Lycée, entreprit alors une édition systématique des œuvres aristotéliennes (vers 60 av. J.-C.), qui fixera la forme du *Corpus aristotelicum* tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Entre-temps, les doctrines aristotéliennes ont connu des interprétations multiples. Les stoïciens reprennent et discutent la logique aristotélienne ; les épicuriens s'opposent à sa conception de la finalité naturelle ; les sceptiques exploitent certaines ambiguïtés de sa métaphysique pour développer leur méthode critique. Dans ce foisonnement, l'aristotélisme n'est plus une école dominante mais devient une référence savante, un réservoir de concepts et de méthodes que les autres traditions intègrent, modifient ou contestent.

Un élément important de cette postérité immédiate est la bifurcation entre deux aristotélismes :

- un aristotélisme vivant, incarné par le Lycée de Théophraste et Straton, qui poursuit la recherche scientifique et logique dans un cadre institutionnel ;

- un aristotélisme latent, contenu dans les textes manuscrits, qui restera longtemps en sommeil avant d'être redécouvert et systématisé à Rome, puis transmis au monde arabe et latin.

Cette double existence explique pourquoi, pendant plusieurs siècles, Aristote n'est pas au centre du débat philosophique, alors que son œuvre renaîtra avec une vigueur extraordinaire à partir du 1^{er} siècle av. J.-C.

En résumé, la postérité immédiate d'Aristote est caractérisée par une continuité institutionnelle sans éclat, une transmission textuelle complexe, et une influence diffuse sur d'autres écoles. Comme le souligne l'historien Jonathan Barnes (1982), Aristote devient, dans cette période hellénistique, « moins un maître vivant qu'un auteur de référence », dont les œuvres sommeillent en attendant d'être redécouvertes et réinterprétées dans d'autres contextes culturels.

VI. Réception médiévale, arabe et moderne d'Aristote : une longue métamorphose (Antiquité tardive - XXI^e siècle)

Après la période hellénistique, l'œuvre d'Aristote entre dans une phase de transmission érudite et d'interprétation savante qui va en faire l'un des piliers de la culture intellectuelle mondiale. Le tournant décisif intervient au 1^{er} siècle av. J.-C. avec Andronicos de Rhodes, dernier scholarque du Lycée, qui édite et classe les manuscrits retrouvés de Nélée. Cette édition, commentée et diffusée, donne au *Corpus aristotelicum* sa forme canonique : les écrits logiques (*Organon*), physiques (*Physique*, *Du ciel*, *Du mouvement des animaux*), métaphysiques, éthiques (*Éthique à Nicomaque*, *Éthique à Eudème*), politiques, poétiques et rhétoriques sont désormais structurés en un ensemble cohérent. Aristote devient alors une autorité textuelle majeure pour les érudits de la culture gréco-romaine.

Conclusion

La vie et l'œuvre d'Aristote s'étendent sur un peu plus de soixante ans, mais leur rayonnement traverse vingt-quatre siècles. Formé à l'Académie platonicienne, voyageur, précepteur d'un conquérant, fondateur d'une institution savante unique, il a su transformer la philosophie en science systématique du réel, en articulant observation, logique et métaphysique. Sa postérité est celle d'un texte en mouvement, continuellement interprété, traduit, disputé - depuis les commentateurs néoplatoniciens jusqu'aux débats contemporains. Aristote n'est pas seulement un penseur du IV^e siècle avant notre ère : il est devenu une matrice conceptuelle dans laquelle les différentes cultures ont trouvé, chacune à leur manière, les outils pour penser la nature, la raison et la communauté humaine.

Thèses principales d'Aristote



1^{re} THÈSE

Tout être est intelligible par sa fin (*telos*). Aristote soutient que la nature ne fait rien en vain et que chaque être est orienté vers une fin qui constitue son accomplissement propre. Dans la *Physique*, il affirme que « la nature est une cause finale » (*Physique*, II, 8, 199b15-17, trad. J. Tricot, Vrin, 1953). Cette thèse téléologique fonde toute son ontologie : comprendre une chose, ce n'est pas seulement en décrire la matière ou le mouvement, mais saisir ce vers quoi elle tend. L'intelligibilité du réel est donc finalisée, et non mécaniste.

2^e THÈSE

La chose réelle (substance, *ousia*) est l'unité de la matière et de la forme. Contre le platonisme des Formes séparées, Aristote affirme que l'être premier est la substance individuelle, composée de matière (*hylè*) et de forme (*eidos*). Dans la *Métaphysique*, il écrit que « la forme est ce par quoi chaque chose est ce qu'elle est » (Z, 7, 1032b1-2). La forme n'existe pas dans un monde séparé, mais comme principe d'intelligibilité immanent aux choses. Cette thèse fonde un réalisme fort : l'intelligible est dans le sensible.

3^e THÈSE

Le bonheur (*eudaimonia*) est la fin de la vie humaine. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote soutient que toute action vise un bien, et que le bien suprême de l'homme est le bonheur, défini comme « une activité de l'âme conforme à la vertu » (I, 7, 1098a16-17). Le bonheur n'est ni un état passif ni un plaisir isolé, mais une manière de vivre selon la raison. Cette thèse subordonne les biens extérieurs, l'économie et la politique à une finalité éthique.

4^e THÈSE

La connaissance vient de l'expérience. Toute intellection humaine s'enracine d'abord dans le sensible, sans pour autant s'y réduire. Aristote affirme explicitement que « c'est de la sensation que naît la mémoire, et de la mémoire répétée la même chose, l'expérience » (*Métaphysique*, A, 1, 980b28-29), et il ajoute que « l'expérience semble presque identique à la science et à l'art » (980b26-27). La connaissance

humaine commence donc par la perception sensible, se stabilise dans l'expérience (*empeiria*), puis s'élève à l'universel par l'intellect capable de saisir dans le multiple sensible ce qui vaut toujours et pour tous. Aristote refuse ainsi à la fois l'innéisme platonicien des Formes séparées et un empirisme brut: l'universel n'est pas donné avant l'expérience, mais il est intelligé à partir d'elle. La thèse aristotélicienne peut dès lors se formuler avec précision: rien n'est dans l'intellect qui n'ait d'abord été dans l'expérience sensible, mais c'est l'intellect qui, à partir de l'expérience, saisit l'universel et fonde la science.

5^e THÈSE

L'homme est par nature un animal politique (*zôon politikon*). Dans la *Politique*, Aristote soutient que la cité n'est pas une convention artificielle, mais l'accomplissement naturel des communautés humaines: «l'homme est par nature un animal politique» (*Politique*, I, 2, 1253a2-3). La cité existe pour vivre bien, non seulement pour survivre. Cette thèse subordonne l'économie, le pouvoir et les lois à la formation morale des citoyens et à la vie bonne commune.

» **Commentaire:** Ces cinq thèses - téléologie du réel, hylémorphisme, éthique du bonheur, empirisme, naturalité du politique - composent une architecture cohérente où l'être, l'agir et le vivre-ensemble sont pensés dans une continuité rigoureuse, encore décisive pour la philosophie contemporaine.



PREMIÈRE CLÉ

Vocabulaire

Action – Πράξις (*praxis*), ποίησις (*poiêsis*): production

DÉFINITION – Le terme πράξις désigne l'action morale en tant que telle, à distinguer de ποίησις (*poiêsis*), la production d'un objet extérieur. Dans la *praxis*, la fin est dans l'acte lui-même : agir courageusement ou justement, c'est déjà accomplir le bien.

CITATION – « L'action et la production sont distinctes ; en effet, la fin de la production est autre qu'elle-même, tandis que celle de l'action ne l'est pas » (*Éthique à Nicomaque* VI, 5, 1140b6-7).

Cette distinction structure toute l'éthique : la morale n'est pas une technique visant un résultat externe, mais une pratique où l'agent se forme lui-même en agissant. Elle oppose Aristote aux conceptions utilitaristes ou strictement procédurales.

Âme et corps – ψυχή (*psuchê*) et σῶμα (*sôma*)

DÉFINITION – Dans le *De l'âme* (II, 1, 412a20-21), Aristote définit l'âme comme « la forme d'un corps naturel ayant la vie en puissance ». La ψυχή n'est pas une substance séparée, comme chez Platon, mais la forme organisatrice d'un *sôma* (σῶμα), c'est-à-dire d'un corps vivant. Le corps fournit la ὕλη (*hulê*, la matière), l'âme en est l'εἶδος (*eidos*, la forme). Il distingue trois niveaux d'âme : végétative (nutrition, croissance), sensitive (perception, mouvement local) et intellectuelle (raison, propre à l'homme). Ainsi, l'âme et le corps ne sont pas deux substances, mais deux principes corrélatifs d'un seul être vivant : l'âme actualise les potentialités vitales du corps. Cette conception hylémorphique évite à la fois le dualisme platonicien et le matérialisme réducteur : l'âme n'existe pas sans corps, mais elle n'est pas réductible au corps.

Causes – αἰτίαι (*aitiai*)

DÉFINITION – Dans *Physique* II, 3 et *Métaphysique* A, 3, Aristote distingue quatre αἰτίαι (*aitiai*, causes):

1. cause matérielle – ὑλική αἰτία (*hulikê aitia*): ce dont une chose est faite.
2. cause formelle – εἰδική/μορφική αἰτία (*eidikê/morphikê aitia*): ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est.
3. cause efficiente ou motrice – κινούσα αἰτία (*kinousa aitia*): ce qui engendre ou met en mouvement.
4. cause finale – τελική αἰτία (*telikê aitia*): ce en vue de quoi la chose est.

Ces quatre principes explicatifs sont complémentaires et culminent dans une explication téléologique: comprendre une chose, c'est comprendre sa matière, sa forme, sa source de mouvement et sa fin.

Choix délibéré – Προαίρεσις (*prohairesis*)

DÉFINITION – La προαίρεσις est le cœur de la responsabilité morale. Aristote la définit comme un désir délibératif, c'est-à-dire un choix réfléchi des moyens en vue d'une fin que l'on désire.

CITATION – « Le choix délibéré est un désir délibératif des choses qui dépendent de nous » (*Éthique à Nicomaque* III, 3, 1113a10-12). Cette notion articule volonté (*orexis*) et raison délibérative (*bouleusis*). On ne délibère pas sur les fins ultimes (comme le bonheur), mais sur les moyens concrets d'y parvenir. C'est la *prohairesis* qui distingue les actes humains authentiques des simples réactions impulsives: elle implique la conscience et l'intention.

Chrématisitique – χρηματιστική (*chrēmatistikē*)

DÉFINITION – Chez Aristote, le mot « chrématisitique » dérive de χρῆμα/χρήματα (*chrēma/chrēmata*), qui désigne les biens, les ressources, ce qui est utile à la vie, et il sert à nommer l'art de l'acquisition des richesses, analysé et critiqué dans la *Politique*, livre I. Aristote y précise immédiatement que ce terme recouvre deux réalités profondément différentes. Il écrit : « L'art d'acquérir est double : l'un est naturellement lié à l'économie domestique, l'autre est le commerce ; l'un est nécessaire et louable, l'autre est justement blâmé » (*Politique*, I, 9, 1257a38-b2). La chrématisitique naturelle consiste à se procurer les biens nécessaires à la vie du *oikos* et de la cité ; elle est limitée, finalisée, ordonnée à l'usage. À l'inverse, la chrématisitique marchande est celle qui vise l'accumulation illimitée de la monnaie, indépendamment des besoins réels : elle transforme le moyen en fin. La chrématisitique, ainsi définie, n'est donc pas simplement une technique économique, mais une catégorie éthique et politique : elle désigne le moment où l'acquisition se détache de la vie bonne et devient principe de démesure, menaçant l'ordre humain et civique.

Cosmos – κόσμος (*kosmos*)

DÉFINITION – Le cosmos (κόσμος) désigne l'ordre total du monde, organisé, hiérarchisé et fini. Pour Aristote, l'univers est éternel, sans commencement ni fin dans le temps, et structuré de manière parfaitement ordonnée : c'est un tout clos, sphérique, centré sur la Terre. Il n'y a pas d'univers infini ou chaotique. Le ciel est incorruptible et animé d'un mouvement circulaire parfait, tandis que le monde sublunaire est soumis à la génération et la corruption. Le *kosmos* aristotélicien est donc une totalité harmonieuse régie par des causes naturelles et une hiérarchie ontologique.

Délibération – Βούλευσις (*bouleusis*)

DÉFINITION – La βούλευσις est la délibération pratique, c'est-à-dire l'examen rationnel des moyens possibles pour atteindre une fin donnée. Elle concerne ce qui est contingent, ni nécessaire ni impossible.

CITATION – « Nous délibérons sur ce qui dépend de nous et peut se produire de plusieurs manières » (*Éthique à Nicomaque* III, 3, 1112a31-33).

Cette délibération est au cœur de la *phronêsis*. Elle suppose une perception fine des circonstances, une expérience morale et une capacité d'évaluer des options en situation. Elle n'est pas une démonstration logique mais une raison pratique souple, adaptée à l'action humaine.

Génération et corruption – γένεσις (*genesis*) et φθορά (*phthora*)

DÉFINITION – La γένεσις (venue à l'être) et la φθορά (disparition) sont les deux grands types de changement substantiel étudiés dans le traité *De la Génération et de la corruption*. Aristote distingue ces changements substantiels des simples altérations qualitatives ou des déplacements. Dans tout processus de génération, une matière (ύλη) reçoit une forme (εἶδος) nouvelle : ainsi, le bois devient une table, la semence devient un animal. La corruption est l'inverse : la perte d'une forme et le retour à une matière potentielle. Ce schéma hylémorphique permet à Aristote d'expliquer la transformation des êtres naturels sans invoquer la création *ex nihilo* ni la préexistence des formes séparées : tout devenir se produit dans la continuité de la matière et la succession des formes.

Habitude, disposition stable – Ἕξις (*hexis*)

DÉFINITION – La notion de Ἕξις est capitale : elle désigne une disposition acquise et stable, qui permet à l'homme d'agir conformément à une vertu. Contrairement à une simple capacité naturelle ou à un acte isolé, la *hexis* est durable, comme une « seconde nature » formée par la répétition et la discipline. « Nous devenons justes en accomplissant des actions justes, courageux en accomplissant des actions courageuses » (*Éthique à Nicomaque* II, 1, 1103b1-2). La vertu est donc une *hexis* réglée par la raison. Aristote insiste sur le rôle décisif de l'éducation politique pour former ces dispositions, soulignant que la loi doit « rendre les citoyens bons » (*Éthique à Nicomaque* X, 9, 1180a31-33). Cette notion distingue Aristote de Platon, qui fonde la vertu sur la réminiscence et la contemplation des Idées : ici, elle se forme dans le temps, la pratique et la cité.

Matière et Forme – ὕλη (*hulê*) et εἶδος (*eidos*) ; μορφή (*morphê*)

DÉFINITION – Aristote pense tout être concret comme une composition de matière et de forme (ὕλη – εἶδος).

- ὕλη (*hulê*) désigne la matière, c'est-à-dire le substrat indéterminé sur lequel s'imprime une structure. Par exemple, le bronze est la matière d'une statue.
- εἶδος (*eidos*) ou μορφή (*morphê*) désigne la forme, le principe d'organisation qui actualise la matière en un être déterminé. Par exemple, la forme d'Apollon confère au bronze la structure de la statue. La forme est ce que la chose est « en tant que telle » – τὸ τί ἦν εἶναι (*to ti ên einai*, « ce que c'était qu'être »), expression aristotélicienne pour l'essence (*Métaphysique* Z, 4, 1030a6-8). Cette doctrine est appelée hylémorphisme (de ὕλη + μορφή).

Mesotès – Μεσότης (*juste milieu*)

DÉFINITION – La vertu morale se définit chez Aristote comme une médiété (μεσότης) entre deux extrêmes: l'excès et le défaut. Par exemple, le courage est le juste milieu entre la témérité et la lâcheté; la tempérance entre la débauche et l'insensibilité. « La vertu morale est une disposition à viser la médiété, relative à nous, déterminée par la raison » (*Éthique à Nicomaque* II, 6, 1106b36-1107a2). Cette médiété n'est pas un compromis arithmétique mais une justesse pratique dépendant des personnes et des situations. Elle exige le jugement prudentiel (*phronêsis*) pour être appliquée correctement. Cette conception oppose Aristote aux morales légalistes: la vertu n'est pas obéissance à une règle abstraite, mais art du discernement éthique.

Mimêsis – μίμησις (*mimêsis*)

DÉFINITION – Sur le versant esthétique, Aristote développe dans la Poétique une théorie novatrice de l'art comme μίμησις (*mimêsis*), généralement traduite par « imitation », mais au sens fort de représentation créatrice. « L'imitation est naturelle à l'homme dès l'enfance, et c'est par l'imitation que nous acquérons nos premières connaissances; de plus, tous prennent plaisir à imiter » (*Poétique*, 4, 1448b5-10). La *mimêsis* n'est pas simple reproduction mécanique de la réalité, mais structuration rationnelle d'actions humaines selon une intrigue (*mythos*). La tragédie, par exemple, « imite » des actions humaines graves dans une forme poétique réglée, produisant la catharsis (κάθαρσις) – une « purification » ou clarification des passions (*Poétique*, 6, 1449b24-28). Contrairement à Platon, Aristote ne condamne pas l'art comme illusion trompeuse, mais le valorise comme mode de connaissance universalisante: la poésie, dit-il, « est plus philosophique et plus sérieuse que l'histoire » car elle montre « le possible selon la vraisemblance ou la nécessité » (*Poétique*, 9, 1451b4-7).

Monde sublunaire et supralunaire

DÉFINITION – Aristote distingue nettement le monde sublunaire, situé sous la sphère de la Lune, du monde supralunaire, domaine des astres et des sphères célestes.

- Le monde sublunaire est celui des quatre éléments (terre, eau, air, feu), des corps composés, des êtres vivants : il est sujet à la génération, à la corruption et au changement rectiligne.
- Le monde supralunaire, composé d'éther (αἰθήρ), est incorruptible : les astres s'y meuvent éternellement selon un mouvement circulaire uniforme. Cette division, exposée dans *Du Ciel*, structure toute la cosmologie antique et médiévale. Elle répond à une observation : les phénomènes célestes sont réguliers et éternels, alors que les phénomènes terrestres sont périssables et chaotiques.

Mouvement – κίνησις (*kinêsis*)

DÉFINITION – Aristote définit le *kinesis* (κίνησις) comme « l'acte de ce qui est en puissance, en tant qu'il est en puissance » (*Physique* III, 1, 201a10-12). Cette formule célèbre signifie que le mouvement est une actualisation progressive, intermédiaire entre la puissance et l'acte pleinement réalisé. Il distingue plusieurs types de mouvement : le changement de lieu (φύρα), la croissance et la décroissance (αύξησις/φθίσις), l'altération qualitative (ἀλλοίωσις), et la génération-corruption (γένεσις/φθορά). Le mouvement n'est pas un simple déplacement mécanique : c'est le mode d'être des réalités naturelles, qui passent de la potentialité à l'accomplissement sous l'effet d'une cause. Cette définition permet de rendre compte à la fois des transformations physiques, des processus biologiques et des phénomènes cosmiques.